



Cher Gabriel
Halfdan W. Freihow

Prix Charles Brisset
2013

Extrait de la publication

Cher Gabriel

Halfdan W. Friehow

Traduit du norvégien par Ellen Huse Foucher

« Est-ce que tu apprendras un jour à jouer avec les mots, Gabriel ? Le paysage plaisante sans cesse avec nous. Les nuages sont des visages ou des animaux effrayants, mais ils n'arrêtent pas pour autant d'être des nuages ? Ça ne fait rien si de temps en temps tu as envie de boire un cheval ou un pantalon d'eau – le verre ne reste pas moins un verre. »

Cher Gabriel est une lettre intime et émouvante d'un père à son fils. Gabriel est autiste. Il vit avec sa famille dans une maison située sur la côte norvégienne, en pleine nature sauvage et balayée par les vents. H. W. Friehow met en lumière une relation complexe, un amour inconditionnel. Tel un château de sable qui tantôt prend des allures de palais étincelant, tantôt se laisse engloutir à la première houle, et qui sans cesse demande à être reconstruit.

« Ce livre compte parmi les plus beaux livres jamais écrits en norvégien. » *Dagbladet*

Halfdan W. Friehow est norvégien. Il est né en 1959 à Mexico et a partagé ses années de jeunesse entre la Norvège, l'Espagne et la Belgique. Il a d'abord travaillé comme reporter, traducteur et critique littéraire avant de co-fonder la maison d'édition norvégienne Font Forlag. De l'exploration de sa vie intime et familiale est né son premier récit, *Cher Gabriel*, nommé pour le prestigieux prix Brage (2004).

Cher Gabriel

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Halfdan W. Friehow

Cher Gabriel

traduit du norvégien par Ellen Huse Foucher

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Kjære Gabriel

Illustration de couverture :
© plainpicture / Holger Geys

© Font Forlag, 2006.
Published by agreement with Font Forlag, Norway.
© Gaïa Éditions, 2012, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-316-5

À Henni, qui a tout fait.

Chapitre 1

Sur le faite du hangar à bateaux, une mouette médite.

Son plumage gris et blanc se détache sur la mousse vert-de-gris ponctuée de taches de vieillesse marron. Ça fait bien cinquante ans que cette touffe de mousse s'agrippe là, à l'abri du vent du nord, juste pour donner couleur et texture au toit de fibrociment. C'est beau, et quelque part dans l'univers, cela doit avoir un sens.

L'oiseau a terminé sa réflexion et plonge vers la surface de l'eau, vers son garde-manger rempli de nourriture froide et dégoulinante. À part ça, je ne lui vois pas d'autres projets.

Aujourd'hui la mer est calme. Léthargique. Presque morte. L'horizon s'étire entre ciel et mer comme un pont à portée imprécise qui parfois me désarçonne : je sais mieux qui je suis quand mer et terre se distinguent clairement, quand il y a des obstacles et des limites, quand je vois ce qui est mien, quand je sais d'où je viens.

Cette nuit il a plu de nouveau, et je vois qu'il va falloir écopper le bateau. Je vois aussi que la peinture s'écaille sur le mur sud du hangar, là où la pluie ruisselle, coule et pénètre le bois, au contraire du mur nord où, chargée des embruns, elle le fouette et le mitraille de sel, le brosse à le rendre dur et lisse.

Je vais écopper le bateau. Je vais écopper le bateau aujourd'hui. Au printemps, il faudra s'occuper du hangar.

Toutes ces choses que je vois de mon bureau, Gabriel. Toutes ces choses qui arrivent seulement parce qu'elles ont lieu, parce que toutes les choses ont besoin d'un lieu pour arriver. Il y a d'autres paysages, des paysages sans racines où il ne se passe rien, ou bien tout se passe si vite, si simultanément, que les choses s'en trouvent comme apatrides. Mais ici, de mon bureau, je regarde l'appartenance. Non

la tienne ou la mienne, mais une appartenance plus grande, qui habite ici et agit dans ce paysage lent et patient, et qui fait qu'on peut s'y adosser comme contre un mur, même s'il n'est question que d'air, d'eau et du cri des mouettes, qu'on peut s'y adosser quand notre propre appartenance – si fragile – lâche prise.

Nous avons besoin d'un mur pour nous adosser, toi et moi. Parfois, la caresse d'une main suffit, d'autres fois, il nous faut tout un échafaudage de perspicacité et de compréhension pour ne pas tomber, pour ne pas sombrer dans l'ignorance, le désarroi et l'angoisse. Nous sommes chacun le mur de l'autre : parfois tu es le mien, mais souvent c'est à moi qu'il revient d'être le tien, car tu trébuches, et tu tombes si facilement. Et alors, Gabriel, il m'arrive d'avoir peur, quand je n'ai rien à quoi m'agripper, rien à quoi me cramponner, à part le vent, la lumière et l'océan, quand toi, tu bascules hors de ma portée.

Mais ce n'est pas de cela dont nous parlons quand tu rentres de l'école et qu'on nourrit les lapins. Des choses comme ça, comme la chance que nous avons d'être ensemble et d'habiter ici où le paysage est vivant et tangible, nous n'en parlons que dans les moments de grâce : au bord du lit, quand vient le moment de tout réconcilier, ou lors d'une promenade en voiture, quand l'acier, le verre et la vitesse maintiennent le monde à distance. Ce qui est bien et ce qui est difficile, ça se traite dans des moments séparés ; il ne faut pas en parler à tout propos. À la maison, après l'école, il faut se concentrer sur ce qui est habituel, ce qu'on aurait pu de la même façon aborder hier sans sentir la moindre différence, et c'est pourquoi nous nous promenons sur la pelouse et nous parlons des animaux, des cadeaux que tu souhaites pour Noël, et de ce que nous allons manger au dîner. Échanger sur ces sujets qui nous concernent parce qu'ils sont concrets et connus, nous aide à maîtriser

ces heures de l'après-midi qui menacent de se lézarder ou de se rompre quand aucun emploi du temps ne les régentent, quand le temps ne sait pas quoi faire de nous.

Il m'arrive alors de montrer le toit du hangar en te demandant si tu vois comme il s'enfonce :

– On dirait que le faitage va s'affaisser au milieu, dis-je, comme s'il avait été écrasé par de gros nuages, ou comme si l'air au-dessus pesait très, très lourd...

Mais ton regard m'envoie un « non » revêché, et je comprends que je me suis trompé :

– L'air ne peut pas être lourd ! L'air, ça ne pèse rien du tout ! dis-tu, mi-indigné d'avoir un père aussi ignorant, mi-inquiet de savoir si je plaisante et si c'est là un genre de blague dont tu es censé rire.

Tu écarter l'idée, et ne dis plus rien. Mais quelques heures plus tard, tandis que je débarrasse la table après le repas, et que nous attendons l'émission télé pour enfants, tu ne l'as pas oubliée.

– Mais papa ! Pourquoi est-ce que tu as dit que l'air était lourd au-dessus du hangar ? Tu ne sais pas que les nuages et l'air ne pèsent rien du tout ? L'air, c'est vraiment léger ! Regarde !

Et tu soulèves une poignée d'air pour me montrer.

– Alors, pourquoi est-ce que tu l'as dit, papa ?

– Parce que... non... je...

J'hésite et je bafouille, parce que parfois j'ai besoin de ces petits mots, de quelques secondes, pour trouver une réponse, pour concevoir un plan qui prendra au sérieux ta curiosité et ton désarroi sans commencer une de ces éternelles discussions du pourquoi et du comment qui ne nous mènent nulle part, puisque toutes mes explications suscitent de nouvelles questions.

– Je disais des bêtises. Sur le coup je n'ai pas trouvé mieux...

– Bêtises, tu parles ! C'est même pas vrai !

Tu n'as plus le ton d'une conversation normale, tu cries presque. Je vois dans ton regard que tu n'arrives pas à démêler cette conversation, tu es vexé et tout ça peut tourner au vinaigre. Tu as besoin d'aide, mais pas d'une aide humiliante, pour être piloté hors de ces culs-de-sac logiques dans lesquels tu te perds, où tu t'embrouilles et te sens presque abattu de ne pas trouver la sortie. Tu n'arrives pas à concilier quelque chose de clairement incorrect, un mensonge même, avec la confiance instinctive que papa ne ment jamais. Et tu ne peux absolument pas envisager la possibilité que tu te trompes, que tu t'es trompé depuis toujours, et que l'air peut vraiment peser assez lourd pour menacer de briser le toit de tout un hangar. Paralysé par cet immense besoin de sécurité, le besoin de savoir que tout se tient, que chaque chose a sa place dans la chaîne ininterrompue des causes et des effets, que tout est comme d'habitude, il te faut un pont, une main pour te guider hors du labyrinthe.

– Mais peut-être bien... – je tente une sortie –... que la poutre est si vieille et si pourrie qu'elle va se briser d'elle-même. Qu'est-ce que tu en penses ? Si on faisait une expédition pour vérifier, en emportant une torche et un Thermos de chocolat chaud ?

– Ce n'est pas comme ça que ça s'appelle ! Tu le dis mal !

J'entends un début de panique dans ta voix perchée et je fais rapidement marche arrière, passant mes phrases au peigne fin pour savoir ce que j'ai pu dire de travers. Ça prend quelques secondes, puis je comprends :

– Désolé, je ne voulais pas dire « expédition », je voulais dire « inspection ». Tu as tout à fait raison, nous ne partons pas faire une expédition, il n'y a pas de trésor caché dans le hangar ! Ce que je voulais dire c'est : prenons une lampe torche et quelque chose à boire, puis allons faire une *inspection* pour voir si tout est en ordre. Peut-être qu'il faudra entièrement changer le toit... Qu'est-ce que tu en dis ?

Tu me dévisages avec ton regard si ouvert, que tu poses

un peu à gauche, au-dessus du mien, un regard si grand et en même temps si lointain que je n'arrive pas à le saisir et à savoir ce que tu vois. Je ne sais pas si tu es toujours déçu et un peu inquiet, parce que j'ai menti et dit que l'air était lourd, ou si tu hésites parce que tu dois choisir entre l'émission télé pour enfants et une inspection du hangar qui est en si mauvais état que tu n'as pas le droit de l'explorer seul, ou bien si tu es tout simplement ailleurs. Un ailleurs que je ne connais pas, où je ne peux ni t'atteindre ni savoir comment tu vas, si tout te fait mal là-bas ou si rien n'y a d'importance, si c'est seulement un endroit où tu as lieu.

Puis tu cries un énorme « OUI ! » et tu m'enlances. Tout d'un coup tu as une présence dans le regard, tu es accessible, comme si tu avais oublié d'avoir peur, oublié qu'on t'a trompé, qu'on t'a menti peut-être. Alors on y va, on téléphone à maman au travail pour lui dire où on va, on sort le cacao, on réchauffe le lait et on prépare les tartines. Ou plutôt c'est moi qui téléphone, chauffe le lait et fais les tartines. Toi, tu regardes, mais je ne sais pas si tu vois vraiment, car tu es à nouveau ailleurs, là où toi seul sais ce qui se passe.

Quand la mouette a fini de manger, qu'est-ce qu'elle fait ? Que fait une mouette rassasiée ?

Je n'en sais rien. Peut-être qu'elle s'envole tout simplement avec son petit cœur de mouette et son ventre lourd, et disparaît quelque part au-dessus de la mer. Mais un jour elle va mourir, ça je le sais, et encore une vie inexplicquée, encore une question sans réponse s'ajoutera à la myriade des énigmes qui nous entourent, nous encadrent et nous définissent – nous, les hommes, les animaux et notre paysage, les forces impénétrables qui font que d'immenses arbres s'élèvent à partir de toutes petites graines.

Je sais beaucoup de choses, Gabriel. Si je cherche loin dans ma mémoire, je peux même expliquer les lois naturelles qui rendent possible aux ailes si fines et si frêles des oiseaux

de porter haut dans le ciel ces lourds corps de mouettes. Mais la plupart des choses, je les ignore, et l'essentiel je ne le saurai peut-être jamais, même si je lis toute une bibliothèque.

Malgré cela, je te répète tous les jours que ce que tu as de plus important à faire, c'est d'apprendre. Et je me répète aussi que ce que je peux faire de plus important pour toi, c'est de t'aider pour que tu aies envie d'apprendre. Quand un jour tu liras ces lignes, auras-tu l'impression que je t'ai menti, comme pour le toit du hangar à bateaux ? Peut-être seras-tu adulte le jour où tu les liras, et peut-être alors te laisseront-elles indifférent. Peut-être vas-tu d'abord me perdre moi, puis perdre le chagrin que tu ne comprends pas, pour ensuite te souvenir seulement du réconfort et du sentiment de sécurité que tu éprouvais auprès de cet homme que tu appelais « papa » et qui t'assurait que tout irait bien jusqu'à ce que tu le croies, parce que tu ne savais pas quoi faire d'autre et parce que tout vaut mieux que le désespoir. Peut-être.

Car, vois-tu, je ne sais pas qui tu es, moi qui te connais si bien. Je ne sais pas ce dont tu te souviens, toi qui ne sais pas oublier.

En tout cas le bateau peut attendre demain ! Et le hangar, qui a résisté aux bourrasques, au soleil brûlant et à la pluie glaciale depuis bien avant notre naissance à tous les deux, est-ce qu'il ne peut pas attendre lui aussi ? Jusqu'à l'automne, ou jusqu'à l'année prochaine ? Et la vaisselle, les devoirs, et l'émission télé pour enfants, est-ce que tout ça ne peut pas attendre ?

Je ne pose pas la question parce que je m'attends à une réponse de ta part. Je pose la question parce que moi aussi je me sens perplexe et rempli de doutes. Je pose la question parce que je ne sais pas toujours ce qui est le plus important, parce que les grandes et les petites choses s'entremêlent. Je pose la question parce que le temps

passé, même s'il semble parfois s'arrêter, et que j'aimerais l'utiliser à tant d'occupations. Je pose la question parce que l'amour est puissant et le chagrin profond, et que tous deux occupent tellement de place que je ne sais pas trop ce que je dois en faire.

Je pose la question parce que je te regarde, une douce journée d'été, assis tout seul dans l'herbe contemplant pendant une heure sans fin, un pissenlit jaune comme un œuf, et je ne sais pas à quoi tu penses. Je vois tes lèvres bouger en même temps que tu fais des miettes de la fleur, mais je ne sais ni si ce sont des mots que tu chuchotes, ni quels mots. Je ne sais même pas si c'est de la joie, un petit bonheur que je crois apercevoir dans ton regard, ou bien tout autre chose : un besoin de détruire, de déchiqeter méticuleusement ? Le besoin de mettre à nu le cœur de la fleur, pour en pénétrer le mystère ? Ou rien, juste un vide qui n'est même pas de la distraction, même pas des pensées vagabondes ?

Je pose la question parce qu'un jour je t'ai amené au cirque. Tu avais huit ans et tu l'attendais avec impatience depuis des jours. Tu étais ébloui, excité par l'atmosphère, les lumières, les couleurs et les bruits. À l'entracte, nous avons acheté de la barbe à papa et tu as eu le droit d'aller derrière le chapiteau voir les animaux de la ménagerie ; puis tu m'as persuadé de t'acheter une épée fluorescente verte ; puis nous sommes rentrés admirer les trapézistes de haut vol et les éléphants. Au bout d'un moment j'ai vu que ça faisait trop pour toi : tu perdais peu à peu l'intérêt pour le spectacle, et tu t'es mis à fixer des yeux tantôt tes genoux, tantôt l'épée fluorescente rouge de ta voisine, même quand je t'ai fait voir les chiens qui sautaient à travers des anneaux enflammés, et le feu qui jaillissait de la bouche du fakir. Dans la voiture, sur le chemin du retour, je t'ai demandé si tu avais trouvé ça bien, et tu m'as répondu que c'était super. Je t'ai demandé ce que tu avais préféré, et tu m'as répondu, sans la moindre hésitation, que c'étaient les deux clowns avec leur ballon.

Je n'ai rien dit, mais j'ai éprouvé une peine aiguë. Car, cher Gabriel, il n'y avait pas de clowns au cirque ce soir-là. Ton souvenir le plus intense de ton premier spectacle de cirque, c'était quelque chose qui n'avait pas eu lieu ! Ce souvenir de clowns devait venir d'une émission télé, ou d'un échange sur le cirque à l'école. C'est le genre d'information que tu classes, apparemment automatiquement et sans y réfléchir, pour pouvoir donner une réponse « correcte » plus tard, si quelqu'un t'interroge pendant que tes pensées sont occupées ailleurs – ou somnolent, comment savoir !

Un jour, ta sœur a dit que si on porte des lunettes, il faut les enlever pour pouvoir les décrire. Elle avait tout à fait raison, et quand il s'agit des gens c'est la même chose. Personne ne peut se voir ou se comprendre tout seul, sans prendre de distance. C'est pourquoi je veux te parler de nous, de notre vie, des problèmes contre lesquels tu te bats, et contre lesquels nous ne pouvons pas toujours t'aider. Je veux essayer de t'expliquer ce qui est bien et ce qui est difficile, et je vais essayer de trouver les mots pour t'expliquer le chagrin. Je vais essayer de te représenter toi, Gabriel – toi et nous, et notre paysage. Peut-être que ça pourra nous aider à mieux comprendre où, pourquoi, et qui nous sommes.

J'ai pensé que tout ça peut être dangereux, car parfois il est tentant de fermer les yeux en espérant que ce qui est difficile aura disparu quand on les rouvrira, et si je me mets à écrire sur ces questions, je ne pourrai plus le cacher. Ça sera comme trahir un secret. Puis j'ai pensé que ça ne sert à rien d'avoir des secrets rien que pour soi, car on n'a personne avec qui en parler. Et si on n'a personne avec qui en parler, personne avec qui les partager, ça sera comme s'ils n'existaient pas, et à quoi servent des secrets qui n'existent pas ?

Chapitre 2

Là où nous habitons, il ne pousse pas d'arbres. Je pense qu'ils ne veulent pas, ou ne peuvent pas y pousser, car l'endroit est trop exposé, le vent y fait trop de ravages. Les arbres sont, par nature, des êtres lents et pondérés, ils n'aiment pas le bruit, le stress et la tempête qui les empêchent de grandir en paix.

Au bord de la mer, en face de l'île où nous avons construit notre maison, sur une petite hauteur, à deux pas de la grève, se trouve l'Atlantique Nord, ouvert jusqu'en Amérique. Ce paysage nu ne convient pas pour les arbres, à peine pour des buissons voûtés et rouillés, et pour la bruyère et la tourbe. Plus loin, à l'intérieur, là où les bourrasques n'ont pas la force de transporter les embruns chargés de sel, là où les collines et les vallons, les fermes et les lotissements procurent un abri, se trouvent des arbres par bosquets plus ou moins grands, comme les membres d'une tribu, taciturnes et droits. Nous allons les voir de temps à autre, la tribu des pins et la tribu des feuillus, elles ne demeurent qu'à une quinzaine de minutes d'ici, mais c'est déjà ailleurs, un monde différent où la mer apparaît comme un conte, c'est une géographie où la luminosité et l'espace de la côte ont été remplacés par quelque chose de sombre et de clos. La forêt peut paraître oppressante pour les gens qui habitent au bord de la mer. C'est un peu comme en ville, tu sais Gabriel, où tu as souvent du mal à trouver ta place.

Mais au coin de notre jardin au bord de la mer, là où le sud rencontre l'ouest, coincé contre la clôture basse, se tient un arbre solitaire qui réclame, opiniâtre, le droit d'être un arbre différent. Je ne sais pas comment il s'appelle, je ne sais même pas si ce genre d'arbre récalcitrant a un nom. Je ne sais d'ailleurs pas si on peut dire qu'il se tient, car il ne se dresse pas à la manière des arbres. Sur un côté, le tronc

est lisse et poli par le vent, et l'arbre cède, se plie aux forces supérieures du noroît avec un mélange de déférence et d'obstination qui témoigne d'une grande dignité.

Toutes les branches sont tournées vers le sud-est. Dans leur fuite du vent, elles se tendent et se dressent, longues et horizontales comme des tendons. L'hiver, quand la lumière disparaît en milieu de journée et que les branches sont nues et noires, elles ressemblent à des doigts de sorcière, vieux et nouveaux, qui essaient vainement d'empoigner un vent d'est. En automne, quand les feuilles sont sèches mais n'ont pas encore lâché prise, on dirait des tentacules qui ondulent, ou des serpents à sonnette qui tentent de s'échapper de l'étreinte du tronc. L'été, quand elles regorgent de verdure et bourdonnent d'insectes et de gazouillis d'oiseaux, elles sont une gerbe luxuriante et rafraîchissante remplie de vie secrète et mystérieuse. Et au printemps, juste avant l'éclosion, quand elles en ont la possibilité, mais pas la volonté, et finissent par y être contraintes, elles ne sont qu'attente et mains tendues, refus et désir également impossibles.

Les arbres sont porteurs de grands et vieux secrets, Gabriel. Il faut les honorer comme on honore les anciens et les plus jeunes, car, sans eux, on est déraciné.

Quand je te parle de la nature de cette façon, comme si elle avait des pensées et des sentiments humains, ça s'appelle une personnification. Beaucoup de gens pensent que c'est à proscrire quand on parle de la nature, et a priori tu aurais été entièrement d'accord, car tu n'aimes pas quand on mélange des choses qui ne vont pas ensemble. Mais pour le temps qu'il fait chez nous et pour notre paysage, d'autres règles s'appliquent. Ce temps et ce paysage nous touchent de si près que nous nous oublions et nous mettons à leur parler. Il m'aurait paru étrange de te décrire la nature qui nous entoure comme si elle n'avait pas ces propriétés, et je pense que tu aurais aussi trouvé étrange de le lire. Nous l'aurions

alors, tous les deux, trouvée plus terne et moins sociable que celle que nous côtoyons tous les jours, presque moins plausible.

Une fois, au cours d'un long séjour à l'hôpital, tu en as eu assez d'être enfermé toute la journée, et tu as déclaré que tu voulais sortir te promener. Tu t'en souviens ? Il y avait du vent et de la pluie, et le personnel rechignait, mais tu as tenu bon avec un argument irréfutable :

– Vous ne comprenez donc pas que je suis un enfant de la nature ?

Alors, nous sommes sortis tous les deux, sous la pluie, nous sommes allés jusqu'à l'étang, nous avons nourri les canards et nous leur avons parlé.

Toutes les choses sont liées, Gabriel.

La neige de février tombait dru sur Oslo la nuit où tu es né. C'était six mois avant que nous ne déménagions ici, à l'ouest, au bord de l'océan. Ta mère, ma chère Henni, avait eu une grossesse difficile. Tu étais son quatrième, et l'envie d'enfin te rencontrer était d'autant plus grande que nous savions que ta naissance n'allait pas seulement te délivrer toi, mais aussi elle des inquiétudes et des soucis physiques.

Quand elle était dans la salle d'accouchement, et que ce n'était plus qu'une question de minutes, car l'accouchement avait été déclenché, on m'a fait sortir. Un coup de fil m'attendait dans la salle de garde. À l'autre bout, d'une autre réalité à l'ouest du pays, on m'annonçait que ton arrière-grand-mère venait de nous quitter. Mamie était morte.

Je suis revenu vers la salle de travail, sans pouvoir rien dire. Henni était là, entourée de gens pour l'aider, mais était seule à accomplir le miracle : te donner la vie. Quand la sage-femme t'a enfin soulevé et que tu as ouvert les yeux et m'as regardé, les membres ballants, comme si tu voulais être cloué à la vie avant de t'écrouler d'épuisement, je me suis

dit que Mamie n'était pas morte dans le sens irréversible du mot. Elle avait, puisque son temps était écoulé et le tien était venu, juste cédé sa place.

Plus tard, quand nous étions allongés sur le matelas à eau dans la salle de repos avec ton petit corps fatigué entre nous, j'ai dit à ta mère que sa grand-mère était partie, et nous avons pleuré ensemble. Mais les larmes n'étaient pas seulement celles du chagrin. Je crois que nous avons pensé tous les deux qu'on ne peut pas toujours à la fois garder et recevoir. C'était une belle pensée, étrange et difficile.

Après, quand grisé de ta naissance, je marchais dans la neige fraîche de la nuit calme des rues d'Oslo pour rentrer chez tes frères et ta sœur, je jure que j'ai vu une étoile filante scintiller au moment où l'âme de Mamie a pris la direction de ce ciel auquel elle avait cru avec tant de conviction et de fidélité.

Quand tu avais six ou sept ans, et que nous t'avons raconté cette nuit, comment ton arrière-grand-mère est morte au moment de ta naissance, tu nous as posé des questions sur sa voix et sur ses yeux. C'est souvent comme ça que tu juges les gens, en écoutant le timbre et le ton de leur voix et en lisant les intentions et les sentiments dans leur regard. Ils peuvent être fâchés, gentils ou méchants, et, maintenant, tu voulais savoir si Mamie avait une voix gentille et des yeux gentils. Nous avons décrit de notre mieux une femme sage aux mains douces et qui faisait les meilleures crêpes du monde. Tu as réagi, comme tu le fais si souvent, en demandant une réponse plus approfondie qui te permettrait d'insérer cette information dans ton propre univers. Car il semble que tu ne peux te rapporter de façon significative qu'aux gens que tu considères comme participant, comme contribuant à ta propre vie. Parfois, on dirait que tu ne regardes les autres que comme des incidents passagers dans les bruits dérangeants du quotidien.

– Est-ce que Mamie voit que j'ai envie de pleurer quand

je pense à elle ? Est-ce que je vais la rencontrer quand je serai vieux et mort et irai au ciel ? Même si je sais que c'est dans longtemps ?

Cette question, c'était tout à fait toi : même si ceci ne pouvait se passer que dans l'au-delà, dans très longtemps, il fallait que tu établisses une *relation* selon tes propres termes, avec tes liens contextuels à toi. Sans ça tu aurais eu des problèmes à distinguer Mamie du reste du brouhaha.

Nous avons répondu oui à ta question, même si nous ignorons totalement s'il y a un ciel qui accueille les morts. Nous avons répondu oui, car parfois il est plus important de conserver des liens que de dire la vérité.

La meilleure façon de garder ces liens contextuels, c'est de se rappeler des choses qui s'imposent dans nos souvenirs. Ça fait peut-être bizarre si je l'exprime comme ça, mais je veux juste dire que nous ne conservons dans notre mémoire qu'un choix approprié. Il n'est pas facile à déterminer si c'est nous-mêmes qui faisons ce choix, ou s'il se fait tout seul quand le monde vient à notre rencontre. De toute façon, nous ne pouvons pas nous rappeler de tout ce qui est vrai, comment les mots ont été dits, et de quel vert était l'herbe au mois de mai. C'est demander une sécurité impossible. Nous pouvons par contre tirer des câbles de souvenirs entre le passé et nous à travers les ravins sombres du temps, et nous pouvons construire des ponts au-dessus d'immenses gouffres d'un temps ancien et inconnu en nous imaginant le monde tel qu'il s'offre à notre mémoire. De cette façon, nous ne serons pas oubliés, nous serons incorporés dans la mémoire des autres dans un tout cohérent. La vérité est intraitable, elle donne un sens brut comme la glace ou l'acier, pas un sens réconfortant comme donnent les liens contextuels, même quand ils ne sont pas vrais. Pense à l'arbre dans notre jardin – il ne porte pas la vérité, mais les histoires de celui que tu étais quand tu y grimpais ou t'y cachais, quand tu y gravais ton nom et rêvais de trésors

d'or et d'argent sous son feuillage. Les racines de l'arbre sont comme des canaux qui laissent filtrer tes histoires vers d'autres arbres, vers d'autres noms et d'autres histoires. J'imagine, Gabriel, que les arbres maintiennent le monde dans une étreinte souterraine, comme un réseau de doigts-rhizomes, porteurs de nos souvenirs. Si tu poses ton oreille contre le sol, tu peux presque entendre les histoires chuchoter en un chœur qui efface les tiennes et les miennes et les unit avec toutes les autres.

Ceci est difficile pour toi. Pour toi ces liens ne peuvent et ne doivent être que vrais, puisque tu les confonds avec d'autres structures logiques, avec des relations de cause à effet où chaque maillon est sans équivoque et inaltérable. Tu ne fais pas confiance aux pensées qui se développent à partir d'une base fragile de suppositions, même pas quand il s'agit de probabilités. Tu n'aimes pas vivre une suite mentale dans l'incertitude, et tu rechignes à construire ton sentiment d'appartenance sur le sentiment aléatoire des autres. Est-ce pour cela que tu te retrouves si souvent seul dans un coin et te tends comme à regret vers le jeu des autres, vers leur insouciance, mais sans y participer ? Est-ce si douloureux de lâcher prise ?

Pourtant c'est vrai que personne mieux que toi ne m'a enseigné que toutes les choses sont liées.

Toi, qui en apparence es le moins apte de tous les enseignants. Toi, qui ne sais pas, qui n'oses pas faire tout ce que nous autres voyons comme des défis ou des aventures, tout ce qui est soudain, brusque ou inattendu, tout ce qui est rupture, changement et transformation. Toi, qui n'aimes même pas les surprises à la maison, sauf quand il s'agit de cadeaux, ou l'annonce que nous allons faire quelque chose que nous avons déjà fait et que tu sais que tu aimes, mais même dans ces cas-là, il vaut mieux t'avertir et te préparer bien à l'avance. Seules les choses auxquelles ton expérience t'a habitué – que tu reçois toujours des petits

cadeaux quand maman ou papa reviennent de voyage, que des choses cassées se réparent ou se remplacent, que des taches s'enlèvent et que des vêtements mouillés sèchent –, seul l'inhabituel qui est devenu habituel parce que tu l'as vu arriver suffisamment souvent, est acceptable et appréciable sans une préparation minutieuse.

Mais la plupart des choses dans la vie sont inattendues, Gabriel, la plupart des choses ont une première fois. Est-ce qu'un jour tu pourras te réconcilier avec ça ?

Une fois, bien avant ta naissance, j'ai fait un stage de saut en parachute et j'allais sauter pour la deuxième fois. Maman était partie au travail ou elle était en cours, et j'avais amené ta sœur, Victoria. Elle devait avoir dans les trois-quatre ans. Elle m'a suivi, les yeux grand ouverts dans l'immense hangar où je préparais le parachute sous la surveillance des gens plus expérimentés. Je l'ai enfilé, et un inspecteur a tout vérifié. Je m'étais arrangé avec une dame dans le centre de parachutisme pour qu'elle surveille Victoria pendant le saut, et nous sommes sortis tous les trois sur la piste.

À cette époque je voyageais beaucoup, et Victoria était souvent avec nous quand maman m'amenait à l'aéroport. Pour ta sœur, il y avait un lien évident entre le fait d'accompagner papa dans un endroit où il montait dans un avion, et le fait qu'il allait être absent plusieurs jours, voire des semaines. Un temps très, très long pour une petite fille.

Cette fois, pour la soutenir alors que je partais, maman n'était pas là, juste une femme gentille, mais inconnue à qui je l'avais confiée et qui lui tenait la main. Quand elle s'est rendu compte que papa n'avait pas seulement un drôle de sac à dos et des vêtements bizarres, mais qu'il allait aussi monter dans l'avion qui attendait, autrement dit qu'il allait la quitter pour s'absenter peut-être très, très longtemps, et qu'elle allait rester seule avec cette dame qu'elle ne connaissait pas, elle s'est mise à pleurer. Je me suis retourné

en montant la passerelle, et j'ai vu couler de ses yeux un désespoir silencieux. Ça m'a brusquement donné un tel sursaut de conscience, que j'ai complètement oublié d'avoir peur de ce saut absurde et contre nature que j'étais sur le point d'accomplir : volontairement me jeter d'un avion en parfait état à plusieurs milliers de mètres d'altitude !

C'était probablement parce que la peur était supplantée par le besoin plus fort de consoler et d'enlacer ma petite Victoria, que j'ai réussi à diriger le parachute presque droit vers l'endroit signalé. Là où ta sœur, obéissante, scrutait le ciel dans la direction donnée par la nounou. Quand elle m'a vu, quand elle a compris que c'était papa, celui qui venait de disparaître dans un avion pour la quitter – que c'était lui qui descendait doucement du ciel, suspendu sous un genre de grand parasol, son visage a rayonné d'une lumière que je n'oublierai jamais. D'abord d'une pure incrédulité, puis d'un bonheur éclatant.

Dans les années qui ont suivi, depuis que tu es arrivé chez nous, j'ai souvent été soulagé de savoir que ce n'était pas toi qui m'avais accompagné ce jour-là. Si tu avais été l'enfant que j'avais tout d'un coup laissé sous la surveillance d'une femme inconnue, pour ensuite, brusquement et sans prévenir, revenir en tombant du ciel, cela t'aurait plongé dans une crise profonde et douloureuse. Il aurait été impossible pour toi de t'adapter, d'accepter de telles violations de ton besoin fondamental de cohésion, de prévisibilité, de temps d'adaptation – pour que les choses soient, comme tu le dis, comme d'habitude.

Quand tu avais l'âge qu'avait Victoria ce jour-là au bord de la piste, Gabriel, il t'était même difficile d'accepter d'avoir des spaghettis au dîner au lieu des steaks hachés dont on avait parlé au petit déjeuner. Même si tu préférerais de loin les spaghettis.

Toi qui m'as enseigné les liens contextuels – pas seulement comment ils simplifient les choses et rendent l'existence plus facile et plus compréhensible, mais aussi comment ils donnent de la fiabilité à la vie, une beauté rythmée qui est la fondation même d'un amour durable – tu es aussi celui qui m'as le plus étonné.

Combien de fois n'ai-je pas pensé : Mon Dieu, il va le faire, il va enfreindre ses propres règles, il va oser ce qui n'est pas prévu, ce qui est improvisé, il va consciemment vers ce qui n'est pas comme d'habitude.

Je ne parle pas de ce qui est lié aux règles et les conventions sociales que tu ne comprends pas, comme le jour où tu faisais la queue avec moi au supermarché avec une très grande envie de faire pipi, et que tu as été blessé et honteux quand je me suis retourné avec une grosse colère dans la voix et t'ai grondé parce que tu avais baissé ton pantalon jusqu'aux chevilles et fait de beaux cercles de pipi contre les étagères de chocolat. Ou comme quand tu es sorti d'un magasin électroménager avec maman, les mains lourdement chargées derrière ton dos. Elle s'est étonnée et tu lui as fièrement brandi un lecteur CD portable, puis voyant son regard assombri tu t'es exclamé :

– Mais personne n'a rien vu !

C'est vrai, Gabriel, personne n'avait rien vu, et personne ne t'avait expliqué qu'il est mal de voler même quand personne ne le voit. Tu sais très bien que tu as fait quelque chose de mal quand quelqu'un le découvre, mais des actes qui ne sont pas découverts et sanctionnés, qui ne sont pas vus, ceux-là tu ne les reconnais pas vraiment comme réels. Même pas quand les actes sont méritoires. Je soupçonne souvent que tu ne sais pas, si personne ne te le dit, que tu as fait quelque chose de bien ou de gentil. On dit fréquemment, au sujet de gens comme toi, que vous vivez dans un monde clos, rien qu'à vous, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Peut-être plus encore que les autres, tu ne te retrouves que

dans la réciprocité. Sans nous autres, chez qui tes actes et ta spécificité se reflètent, tu es seul, dans le sens le plus solitaire du mot.

Non, je ne pense pas à tout cela, ni à des centaines de situations semblables. Cela fait longtemps que nous avons décidé de ne pas nous attarder sur ce genre d'incidents, que maman et moi avons arrêté de nous soucier des regards renfrognés pleins de reproches, des critiques à voix haute, des accusations insolentes, des remarques railleuses... que tu es mal élevé, que tu es impoli, que nous devons être des parents indignes... Pauvre garçon, avoir une mère comme celle-là... N'est-ce pas lamentable de voir comment certains pères négligent leur enfant... Mais enfin, ne devrait-il pas être placé dans une institution ?

Ce n'est que lorsque de grands adolescents ou des adultes te font souffrir par leur ignorance, les rares fois où ils osent te frapper, ou t'insulter, ou te menacer, c'est seulement là que je réagis. J'explose alors dans des excès de colère qui, la plupart du temps, les font battre en retraite. Je sens avec un effroi presque jouissif que je deviens dangereux, que je peux frapper, blesser et faire du mal. Mais la plupart du temps nous en rions, maman et moi, en buvant un verre de vin le soir. Nous avons vu et entendu tellement de dédain, tellement d'absurdités pleines de préjugés et d'ignorance au cours de ces années, que nous avons réussi à les transformer, avec un genre d'automatisme émotionnel, en de bonnes histoires qui font rire.

Parfois tu es en effet si merveilleusement décalé dans tes agissements qu'on ne peut s'empêcher de rire. Quand par exemple nous revenions de vacances en Thaïlande, tard dans la nuit, et que tu es entré en titubant et avec mal au cœur dans l'avion qui partait pour Amsterdam. Bronzé et avec tes boucles blondes, tu étais beau comme un petit dieu avec, à la main, des noix de coco que tu avais ramassées, et autour du cou un collier d'orchidées. Nous nous dirigeons

vers la classe économique quand tu t'es arrêté en première, as regardé autour de toi, as vu une top model vêtue de soie et de zibeline deux rangées plus loin, puis, d'un pas déterminé, tu es allé vers elle et as vomi quinze jours de glace, de coca et de riz sauté sur tout ce qu'elle avait de fourrure, d'Armani et de cheveux décolorés. Une hôtesse de l'air, diplomate et ferme, est venue s'en occuper, et tu t'es endormi sur mes genoux dans le siège 48 F. Je t'ai caressé les cheveux, j'ai pensé « bravo » et ri jusqu'en Europe !

Mais je ne pense pas à tout ceci quand je dis que tu m'étonnes. Ce genre d'histoires, qui peuvent être tristes ou drôles, parfois les deux à la fois, ne parlent pas de ce qui étonne, de ces liens mystérieux qui te rendent si différent que la science a jugé nécessaire de créer des mots pour les décrire.

